

Eddy Devolder est né à Ixelles en 1952. Après des études de philosophie à l'ULB, il se partage entre journalisme, peinture et écriture. Il participe de près à l'aventure de la microédition.



© A. Speller

**Du même auteur :**

*La Russe*, Esperluète 2000

*Anna Streuvels*, Esperluète 2002

*La ligne de partage*, Esperluète 2003

*Hugo Pratt*, Esperluète 2003

*Ghislain*, le Saint des premiers jours,  
Esperluète 2005

*La vocation de Vincent Van Gogh*, Esperluète  
2004



**Henri Michaux**

*Eddy Devolder*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE

1972, en fin d'après-midi, le séminaire de Perelman vient de s'achever.

Je vais avec Henri boire un café, je continue à discuter des cours.

J'ai rencontré Henri il y a quelques mois, il bisse sa seconde candi en philo.

Très vite nous avons sympathisé.

Sa culture est stupéfiante: il lit «Fritz le chat», Timothy Leary, Ginsberg, Burroughs, écoute le Velvet Underground, Brian Eno... Henri m'entraîne dans un tourbillon de nouveautés.

A la sortie du séminaire de Perelman, il me propose d'aller jeter un coup d'œil à la galerie Maya. Michaux expose des encres récentes...

Qui? Michaux?

Il faut décidément tout m'apprendre. En chemin, il me parle de «Plume», le premier des textes de Michaux qu'il faut lire. Plume est un anti-héros inspiré par l'un des nombreux hommes à chapeau boule qui hantent les tableaux de Magritte.

Il ne lui arrive que des aventures monstrueuses, grotesques.

Henri ignore que je n'ai jamais mis les pieds dans une galerie.

Je le suis. Nous entrons dans une vaste pièce aux murs blancs.

Nous circulons entre les invités.

Henri me confronte aux dessins accrochés au mur: des traits, des taches, des grouillements, des agitations, des lignes, des segments qui se vrillent...



Je suis impressionné, je reçois à boire, un ballon de rouge. J'ai le vertige avant de porter le verre aux lèvres. Je vais d'un dessin à l'autre.

Je parcours l'assistance des yeux. Henri Michaux est-il là?

Henri me présente le galeriste. Il m'explique: «Michaux est un mystère. Il habite le mystère. Il n'assiste à aucun vernissage, il ne se montre même jamais. Il ne communique qu'à travers ses livres, ses dessins...»

Bizarre...

Il me confie: «Après l'exposition, j'irai rapporter les invendus à Paris. Michaux me suggèrera de les glisser sous la porte. Michaux existe à peine, vous savez...»

Le soir même, Henri me prête quelques livres. Ce sont autant de pavés qui tombent dans la mare de la philosophie et m'éclaboussent sérieusement.

Je retourne à la galerie Maya, Michaux stimule ma curiosité. Le galeriste aiguise mon intérêt, pimente ses considérations de quelques anecdotes supplémentaires.

«Quand il s'agit d'évoquer ses origines, Michaux essaie toujours de brouiller les pistes, de noyer le poisson, il ne dit jamais, je suis né à Namur, j'ai vécu à Ixelles, j'ai été interne dans un pensionnat flamand...»

Il reste dans le vague, dans le flou. Il raconte volontiers qu'il est né dans un village des Ardennes, il joue sur l'équivoque (au pluriel, les Ardennes sont un département de France, au singulier, l'Ardenne se situe en Belgique).»

Le galeriste me parle de peinture et d'écriture, de poésie. Il me montre des logogrammes de Dotremont: des mots émiettés sur de

grandes feuilles, une écriture désarticulée, des aphorismes en lambeaux, soigneusement recopiés au crayon en bas de page.

Michaux cherche une manière de noter la pensée qui ne la fixe pas, ne la fige pas, une notation plus déliée, plus fluide. Pas question de saisie, d'appropriation, de capture mais de désappropriation, de dessaisissement, de saisie dans le dessaisissement.

Sa démarche m'intrigue.

Les années passent. J'ai toujours un livre de Michaux à portée de main.

Désormais, je visite régulièrement les expositions, j'écris des articles pour différents journaux.

Je vais souvent à Paris.

Je m'intéresse au cinéma. Je suis un habitué du Studio Saint-André des Arts.

Un jour de 1978, le dernier film de Wenders est à l'affiche.

Je ne veux pas le rater. J'arrive au guichet en dernière minute.

Je me trompe de salle. La projection commence.

Un homme de grande taille, d'un certain âge vient s'asseoir à côté de moi. Je lui lance un regard oblique.

Je suis doublement saisi: dans le même temps que je constate que je me suis trompé de salle, je me rends compte que mon voisin, c'est Michaux! Pas de doutes, c'est bien lui.

Que faire? Bouger? Changer de salle et voir le Wenders ou rester assis à côté de Michaux, dans l'espoir d'établir un contact ?

A la fin du film, il fouille sous son siège en quête de son manteau, s'en empare se relève, l'endosse.

«Excusez-moi, monsieur...»



